

L'avait trop présumé de lui-même, car, presque aussitôt après son retour à La Chapelle, l'aiguillon de son mal intérieur se fit de nouveau sentir. Toutefois, la pensée d'avoir perdu un temps précieux, et aussi sans doute l'énergie que puisèrent ses facultés littéraires dans la sève de leur premier essor, donnèrent à son travail, au commencement de cette année, une singulière puissance qui fut féconde en éclatants résultats. On n'oublie jamais, au petit séminaire, les premières vibrations de cette lyre aux accents si harmonieux et si purs, qu'il a mérité d'être mêlée dans le ciel parmi les lyres des anges : la légende de Saint Patrice faisant naître des fleurs au milieu de l'hiver ; une autre pièce non moins brillante, intitulée *Le Poète à la Campagne*, et surtout cette délicieuse épitre à la manière d'Horace, où est raconté une tragique épisode de la vie écolière dans des vers d'une élégance et d'une richesse qui étonnent, venant d'une muse encore si peu exercée.

Parmi ces compositions, précieuses du talent littéraire de Léopold, et qui datent de cette année de seconde qu'il ne devait pas voir finir, il en est une en particulier qui nous a paru plus touchante et plus précieuse que toutes les autres ; c'est un devoir français dont le sujet avait été proposé en classe sous ce titre : *Lettre de condoléance adressée par un ami à son père, sur la mort de son fils*. Il règne dans toute cette lettre un accent si mélancolique et si ému, sa lecture présente à l'esprit tant de rapprochements frappants et étranges, qu'il semble que l'auteur ait eu, en la composant, comme un pressentiment de la triste réalité dans laquelle cette fiction devait se transformer bientôt. On dirait qu'en traçant le portrait de ce fils unique et bien aimé, enlevé dans la fleur des plus riches espérances, il s'est regardé lui-même et qu'il a voulu consoler, de sa voix aimée et persuasive, le père qui maintenant ne l'a plus et le pleure si amèrement.

Singulières et étonnantes coïncidences ! j'ai trouvé aussi, dans une de ses analyses de catéchisme, une page qu'on dirait encore inspirée par la même pensée. Voici l'histoire qu'il raconte pour réfuter une objection contre la prière : " Pendant la vie de St. Jean l'Aumônier écrit-il, un jeune enfant tomba malade, et le père alla prier le saint de demander à Dieu sa guérison. Tous deux prièrent avec ferveur ; mais l'enfant succomba. Alors, accablé de douleurs, le père se plaignit à Dieu de ce que sa prière n'avait pas été exaucée lorsque tout à coup un ange lui apparut et lui dit : O mon père, ne murmurez pas, vos prières n'ont pas été sans fruit ; elles m'ont obtenu le ciel, et sans elles je ne serais

pas maintenant au paradis où je vous attends et où vous devez me rejoindre un jour." Ah ! sans doute, si une apparition semblable n'est pas venue sécher les larmes qui coulent sans relâche près du foyer où un vide si affreux a été fait par la mort, du moins la Providence, dans sa miséricordieuse sollicitude, envoie-t-elle souvent au cœur de ses hôtes solitaires et désolés une pensée pleine de rafraîchissement et d'espérance qui ne les trompent point en montrant l'enfant qu'ils pleurent ici-bas, heureux et souriant au milieu des joies célestes d'où son regard ne cesse de les suivre, et sa toute-puissante médiation de les protéger !

Faut-il avoir dans ces deux pages si consolantes le témoignage d'un avertissement surnaturel qu'aurait reçu Léopold, et qui aurait annoncé d'avance à son âme virginale l'heure de l'époux ? Lui aurait-il été donné de prévoir, par une grâce spéciale et extraordinaire, qu'il allait être bientôt la cause des larmes de son père et de sa mère, comme il avait été trop peu de temps la cause de leur joie ? Il ne nous appartient pas de le savoir et de le dire ; mais, assurément, il était de la famille de ces élus privilégiés auxquels Dieu se plaît quelquefois à accorder cette faveur pour les préparer à se rendre plus dignes de lui lorsqu'il les appellera hors de ce monde. Quoiqu'il en soit, de jour en jour il devenait plus triste et plus pensif ; ses prières étaient plus prolongées, ses pratiques de dévotion encore plus fréquentes et plus assidues que par le passé. Dès son entrée au petit Séminaire, sa conduite exemplaire lui avait ouvert les rangs de la congrégation des Saints-Anges, et il avait mérité d'en remplir successivement les premières charges. Elle le désignèrent, lorsqu'il eut atteint l'âge voulu, pour être admis dans la congrégation de la Sainte-Vierge, réservée aux classes moyennes de la maison. Depuis longtemps il désirait d'en faire partie, et ce fut avec une joie ineffable qu'il récita l'acte de consécration à la divine Mère dont il fut plus spécialement l'enfant en ce monde pendant quelques semaines, pour continuer à l'être éternellement dans les cieux.

Cependant son intelligence commença à entrer dans cette période d'abattement où le réduisit peu-à-peu l'affaîssement physique ! " Je ne puis travailler que lorsque j'ai la fièvre," disait-il à un de ses maîtres qui lui demandaient une pièce de vers. A cet état fréquent de surexcitation succédait le plus souvent un épuisement profond. En vain on l'entoura de soins attentifs et exceptionnels : une troisième relâche devint né-

cessaire, et Léopold alla redemander une dernière fois à l'air natal de renouveler en lui les sources de la vie prêtes à tarir.

Cette fois, en quittant le petit séminaire, il ne dissimula pas qu'il s'en éloignait pour toujours. " Je m'en vais demain," dit-il, la veille de son départ, à un de ses condisciples les plus tendrement aimés ; et comme celui-ci, surpris et triste par cette nouvelle, lui demandait avec anxiété si cette absence serait longue. " Je ne sais pas," répondit-il d'un ton de voix qui voulait dire : " Je sais bien que je ne reviendrai jamais." Quelques jours auparavant, il s'en était expliqué avec le même condisciple d'une manière plus claire encore, et qui ne laissait aucun doute sur les pensées de mort qui occupaient son esprit.

Ce qu'il ne cachait pas à ses amis, il le disait aussi à Dieu avec un accent de soumission admirable. Je copie, mot pour mot, une de ses analyses de catéchisme composée le dimanche qui précéda la fête de Noël, et qu'il remit lui-même au préfet de religion avec ces paroles : „ Monsieur, c'est la dernière que je vous donne." Quelques jours après, il n'était plus à la Chapelle, et on lisait, au milieu du catéchisme attendri, cette belle prière : " Mon Dieu, dans le saint temps où nous sommes, nous devons vous prier plus que jamais. C'est maintenant, au moment où vous allez descendre sur la terre pécheresse pour nous mener la rédemption, que nous devons plus que jamais vous exposer nos besoins ; vous me permettrez, ô mon Dieu, de vous demander la santé, si elle peut servir à votre plus grande gloire, et vous ne me la refuserez pas s'il n'est rien pour moi de plus utile. Je prends la résolution de me conformer à la volonté de Dieu."

Quelquefois ce n'était pas seulement avec résignation, c'est avec enthousiasme que cette intéressante victime acceptait la mort, et elle en semblait voir le jour et la préparation douloureuse comme dans une lumière prophétique. Ces lignes brûlantes, extraites d'un de ses cahiers de retraite, sont dictées par ce sentiment : " O mon Dieu, s'écrie-t-il, je franchirai la montagne sainte qui me sépare de la vie éternelle ; j'arriverai au sommet à travers mille peines et mille dangers. Là, je verrai le séjour qui m'attend et où je serai constamment heureux. Mon âme sera sauvée, mon salut sera opéré ; alors je sentirai les fruits précieux de mes travaux et de mes peines, et je serai content d'avoir ainsi souffert dans mon corps pour sauver mon âme.

Mais c'est surtout dans la dernière retraite qu'il fit au petit Séminaire que les épanchements de sa ferveur le traînèrent